

CHRONIQUE

MARSEILLE ET "LA MER DU SUD"

AU COLLOQUE D'ÉTUDES PÉRUVIENNES D'AIX-EN-PROVENCE

16-17 mai 1966

A l'occasion du Colloque d'Études Péruviennes qui réunissait à Aix, les 16 et 17 mai dernier, de nombreux spécialistes historiens, géographes et sociologues, les rapports économiques entre Marseille et le Pérou au cours de la première moitié du XVIII^e siècle furent présentés par M. G. Rambert.

Il s'agit essentiellement des expéditions en Interlope vers la "Mer du Sud", c'est-à-dire le Pacifique sud-oriental et la zone du détroit de Magellan, avec des navires de commerce marseillais, entre 1701 et 1723, à la faveur de la Succession d'Espagne.

G. Rambert souligna que ce grand moment du commerce marseillais est dû à la « conjonction de trois faits primordiaux ». D'abord la « révélation de la faiblesse de l'Espagne pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg », d'autre part, « les grands progrès de la navigation maritime et des voyages de découvertes » en ce début du XVIII^e siècle, enfin la richesse en métaux précieux de ces colonies espagnoles du Sud, objet de tant de convoitises depuis déjà plus d'un siècle.

Au début, ce furent les Malouins qui lancèrent les premières expéditions. Mais, comme le fit remarquer M. Rambert, « la permanence des relations entre Marseille et Saint-Malo va entraîner la participation du port méditerranéen ».

L'organisation des échanges avec la "Mer du Sud" est due principalement à l'initiative de la puissante famille marseillaise des Bruny. Jean-Baptiste Bruny, en particulier, avec un « groupe restreint », lança cinq expéditions « toutes bénéficiaires » — et certaines d'une façon considérable — entre 1703 et 1713.

C'est la précieuse comptabilité des Bruny, conservée aux Archives du Dauphiné, qui a montré le mécanisme financier, fort intéressant, aux ressorts parfois inattendus, comme l'a souligné G. Rambert, grâce auquel purent être réalisées les expéditions.

Le rapprochement entre la France et l'Angleterre en 1711, l'interdiction du commerce interlope par Louis XIV en 1711 et 1712, enfin les règlements du gouvernement de la Régence freinèrent et mirent un terme à ce commerce marseillais, poursuivi encore quelques années par les Malouins avec un succès inégal puis avec des pertes importantes.

Quant aux péripéties connues par les marins marseillais dans leur navigation, on sait surtout ce qu'en dit le journal de bord de Jean Doublet, Capitaine du *Saint-Jean-Baptiste*. M. Rambert a analysé avec beaucoup d'agrément ce document, montrant avec quelle audace ce capitaine du bateau marseillais choisit la terrible route maritime du cap Horn — de préférence à celle du détroit de Magellan — ce qui lui fait découvrir ensuite les ports du Chili et de l'ancien Pérou dont il décrit utilement l'aspect et la vie.

Au cours d'une fructueuse discussion qui suivit la conférence de M. Rambert, M. le professeur C. Carrière qui, lui aussi, a minutieusement étudié cette période et ces documents, montra l'importance considérable de ces faits dans l'histoire de Marseille : en fait, le commerce de la "Mer du Sud" a été non seulement un des ressorts initiaux du grand essor commercial de Marseille au XVIII^e, mais encore il a marqué l'histoire des mentalités d'une empreinte profonde et durable, empreinte dont les conséquences se sont fait sentir aussi bien dans des manifestations littéraires que dans les décisions ultérieures de l'élite bourgeoise et marchande de Marseille.

G.-A. DE REPARAZ.

LE COLLOQUE MIRABEAU

Aix, 17-18 décembre 1966

Le Quatrième Colloque du Centre aixois d'études et de recherches sur le XVIII^e siècle a eu lieu à Aix les 17 et 18 décembre 1966. Date traditionnelle. Traditionnel aussi le lieu (des anciennes facultés, près de la Cathédrale), traditionnel le thème (des études diverses groupées autour d'un nom fameux, cette année Mirabeau), traditionnelle enfin la double présidence de M. Jean Fabre, professeur d'histoire de la littérature à la Sorbonne, et de M. André Bourde, professeur d'histoire moderne à la Faculté d'Aix.

Une cinquantaine d'auditeurs, en majorité universitaires, assidus, avertis, actifs dans la discussion des exposés, et quinze communications dont six présentées par les érudits aixois, et neuf par des visiteurs (quatre de Paris, un de Nice, un de Clermont, un de Toulouse, un de Dijon, un de Besançon). Cinq communications sur le marquis de Mirabeau, neuf sur le comte de Mirabeau, et une sur la lignée en général. Huit de caractère plutôt "littéraire", sept de caractère plutôt "historique" ; — voilà pour la statistique.

On pourra lire dans quelques mois le texte de tous ces exposés dans un numéro spécial des *Annales historiques de la Révolution française* ; aussi ne trouvera-t-on ici qu'un très bref résumé des sujets traités, rien de plus qu'un développement ou explication des titres.



M. VOVELLE : *Mirabeau et Beaumont, deux communautés provençales face à leurs seigneurs*. Ni le père ni le fils n'ont su échapper à l'engrenage des conflits, si fréquents à l'époque, entre seigneurs et villages. Les Mirabeau sont d'ailleurs des seigneurs lointains, appartenant à cette haute noblesse qui aspire à de fructueux placements dans les terres de grand rapport de l'Ile de France, et qui néglige ou surexploite les provinces périphériques. — Mais derrière la famille extraordinaire, qui n'accapare pas ici toute l'attention, on fait réellement la connaissance des deux communes.

M. CHANIER : *Le dilemme de Mirabeau, Cantillon ou Quesnay ?* Mirabeau père, le marquis, ou "l'Ami des hommes", a suivi Cantillon de près, avant de découvrir Quesnay, en 1757, et de devenir un disciple enthousiaste et zélé du Docteur. De là les contradictions de ses thèses économiques successives.

G. NAMER : *J.-J. Rousseau et Mirabeau, réflexions sur un texte inédit*. Il s'agit d'une note de lecture prise par Jean-Jacques sur un écrit de Mirabeau concernant la théorie de l'impôt, mais conduisant très vite à la réflexion sur les méthodes de gouvernement en général.

J. FABRE : *Le marquis de Mirabeau, protecteur et interlocuteur de Jean-Jacques*. Ces deux écrivains, les plus célèbres de leur temps après Voltaire, eurent pendant deux ans (1766-1768) une active correspondance, mais l'amitié de ces deux originaux, enfermés chacun dans leur passion intellectuelle, ne résista pas à leur première cohabitation. On s'écrivait longuement pour se convertir, et, comme il fut dit joliment, « ces deux ouïements échangèrent force pavés... »

J. DEPRUN : *L'Ethique de l'Ami des hommes*. C'est un "moraliste critiquant la morale", car derrière la prétention du marquis à fonder une morale sur l'utilitarisme, il y a une aspiration quasi mystique à répondre aux problèmes traditionnels.

J. EHRARD : *Paris dans "l'Ami des hommes"*. Déjà la discussion économique et sociale, d'ailleurs assez fréquente à l'époque, sur le thème de la grande ville qui dévore et qui stérilise.

Passons maintenant à Mirabeau le fils.

A. LEBOS : *Comment parlait Mirabeau ?* Avec une voix "argentine", une éloquence aux procédés extrêmement variés, et surtout une habileté qui tenait autant à l'intelligence du fond qu'à la recherche dans la forme. — C'est la discussion, ici, qui eut le mérite de faire rappeler l'existence de "l'atelier" de Mirabeau, mais, sur la part respective des "faiseurs" et du grand exécutant chacun resta sur ses positions.

D. LIGOU : *Mirabeau a-t-il été franc-maçon ?* Réponse, catégorique, non. Et démonstration convaincante : la revue complète des archives de toutes les loges qu'aurait pu connaître Mirabeau ne le fait apparaître nulle part. Les quelques lettres de Vincennes où il s'est affirmé maçon sont des mensonges intéressés, dénoncés par la banalité ou les inexactitudes des "preuves" qu'il avance à l'appui de ses dires.

F. ETTORI : *Mirabeau en Corse (1768-1770)*. Son père le fait sortir de prison et l'envoie faire la guerre en Corse pour se débarrasser de lui honorablement (et peut-être en débarrasser la terre... ?) Surprise ! Ses chefs savent le prendre et font de lui un estimable officier. Ses récits de campagne, et ceux de ses amours, sont un tissu de habéleries, mais sa sympathie pour les Corses est réelle, et exceptionnelle dans l'armée. Il va déjà vers la cause de la liberté.

M. AGULHON : *Portalis, adversaire de Mirabeau*. Il s'agit de l'affrontement politique des élections de 1789, non du procès, bien connu, de 1783. Il est faux que Mirabeau ait voulu et provoqué l'échec électoral de Portalis. C'est celui-ci qui renonça spontanément à la députation quand il vit Mirabeau prendre une telle place. Pour Portalis, mystique du conservatisme chrétien, Mirabeau est moins un chef politique qu'un symptôme du malheur des temps.

M. BARNY : *J.-J. Rousseau et Mirabeau (le fils)*. Deux parallèles très longs, très riches, très fouillés, entre les conceptions des deux hommes, depuis l'amour jusqu'à la politique.

J. MOLINO : *"L'Erotika Biblión"*. Autrement dit les passages amoureux des livres sacrés. Cet ouvrage du comte de Mirabeau n'est pas seulement un recueil de gravelures. Une très vaste érudition se fonde ici sur une intention philosophique et scientifique. Mais est-on toujours à l'époque où le libertinage était intimement lié à la lutte pour la Liberté ?

I. VISSIÈRE : *Les dialogues de la marquise de M... et du comte de M...* Le comte, c'est Mirabeau, la marquise, Sophie de Monnier, les dialogues font encore plaidoyer pour la cause des deux amants ; — écrit par "lui" au donjon de Vincennes en 1778. Œuvre inédite, qui sera prochainement publiée.

P. GUIRAL : *Mirabeau vu par Lamartine* : Lamartine a prolongé son *Histoire des Girondins* (1847) par ses *Orateurs de la Révolution* (1865) ; on néglige trop cet écrit tardif et "alimentaire". Lamartine a le mérite, rare pour l'époque, de louer en Mirabeau le politique plus que l'orateur. Il lui est attaché par la parenté qu'il ressent avec lui : aristocrate d'origine devenu démocrate par raison ; — homme incompris, homme au-dessus des partis, homme voué à l'échec ; — homme qui eut à contenir le flot révolutionnaire qui l'avait d'abord porté...

M. REBERIOUX : *Mirabeau vu par les historiens de la 3^e République, 1871-1914*. La grande époque, c'est la décennie 80-90. Les républicains font encore bloc, et s'approprient à célébrer le Centenaire de 1789. Mirabeau en bénéficie d'autant plus qu'une tendance s'esquisse à rapprocher de son destin celui de Gambetta. 1890-1900, déclin du Gambettisme, déclin de Mirabeau. 1900, réapparition des grandes biographies, mais cette fois contrastées :

Barthou fait une apologie nettement conservatrice, Jaurès, bien supérieur, est critiqué, parce que socialiste, mais sait sentir, et rendre justice quand il faut.



Au total, un Colloque riche, dense, quoique nécessairement incomplet. La tonalité générale fut critique, comme il se doit, impitoyable aux hableries, forgeries et légendes. Beaucoup de travaux et de documents inédits furent produits, dont plusieurs émanaient des riches fonds du Musée Arbaud. Un colloque bien aixois, par conséquent, et digne d'encourager ses promoteurs à maintenir la tradition dont nous parlions en commençant.

Maurice AGULHON.

CONGRÈS INTERNATIONAL D'HISTOIRE MARITIME

Beyrouth, 5-10 septembre 1966

Au début de septembre s'est tenu à Beyrouth le 8^e colloque de la Commission internationale d'histoire maritime, jumelé avec le 3^e congrès de l'association historique internationale de l'Océan Indien. Cette réunion, organisée par M. Michel Mollat, professeur à la Sorbonne et président de cette commission internationale, avait pour thème général : "Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'Océan Indien". En fait, il s'agissait, pour de nombreux spécialistes venus du monde entier, d'étudier, de l'Antiquité à nos jours, les relations commerciales entre l'Orient et l'Occident à travers la Méditerranée et l'Océan Indien. Des séances de travail étaient prévues durant quatre jours avec répartition en deux sections, la première consacrée à l'Antiquité et au Moyen âge, la seconde aux temps modernes et contemporains.

La Provence et le Languedoc étaient largement représentés dans ce congrès : M. Fernand Benoît, membre de l'Institut et M^{lle} Toma pour l'Antiquité, M. Baratier, conservateur aux Archives des Bouches-du-Rhône et M^{lle} Carrère, maître-assistant à la Faculté de Toulouse pour le Moyen âge, MM. Mantran et Dermigny, professeurs aux Facultés d'Aix et de Montpellier pour l'histoire moderne. Dans plusieurs rapports et communications fut souligné le rôle important des marins et des commerçants de la France méridionale dans les relations avec l'Orient.

Ainsi, le professeur Rougé, de Lyon, traitant des facteurs économiques de la navigation méditerranéenne sous l'Empire romain, fit allusion au déclin de l'activité du port de Marseille, concurrencé par Arles. Au Moyen âge, Marseillais, Montpelliérains et Narbonnais se manifestèrent sur la route du Levant et jouèrent un rôle non négligeable dans le grand commerce international des épices. M. Mantran, parlant des compagnies au xvr^e siècle, mit en valeur la compagnie du corall fondée par les Lenche à Marseille vers 1553, première compagnie française qui eut pendant quelques années le monopole du trafic avec la

Barbarie. Dès la fin du XVIII^e siècle, Marseille fut également présente dans l'Océan Indien et son rôle dans les relations avec l'Extrême-Orient ne cessa de se développer au XIX^e siècle. M. Scherer, directeur des Archives de la Réunion, montra cette île en liaisons mensuelles avec Marseille entre 1870 et 1890 ; à la fin du siècle, ces liaisons devinrent bimensuelles, mais passèrent par Madagascar, tandis que s'arrêtaient les relations directes que la Réunion avait entretenues quelque temps avec l'Inde, l'Australie et l'Amérique du Sud. Enfin, le commandant Labrousse, qui n'avait pu se déplacer, avait envoyé une intéressante communication sur l'activité des commerçants marseillais à Cheikh Saïd à la fin du XIX^e siècle ; ce territoire, situé en péninsule arabique à Bab El Mandeb en face de l'île de Perim, fut acheté en décembre 1868 par la compagnie d'armateurs et négociants de Marseille, Rabaud et Bazin, pour ravitailler les navires transitant par la Mer Rouge et commercer avec l'Arabie et l'Abyssinie ; mais, après une dizaine d'années d'efforts, cet établissement fut abandonné au profit d'Obock.

A côté de ces travaux, de nombreuses réceptions et excursions archéologiques permirent aux congressistes d'admirer les sites et les monuments, mais aussi d'apprécier l'hospitalité et l'affabilité bien connues des Libanais. Le congrès, par faveur spéciale, tint sa séance de clôture dans le temple de Bacchus à Baalbeck, décor majestueux du festival international. M. le professeur Melis, de Florence et M. l'archiviste Toussaint, de l'île Maurice, tirèrent les conclusions des travaux tandis que M. le professeur Ch. Verlinden remerciait les organisateurs et les autorités libanaises. Le Liban, une fois de plus, avait servi de trait d'union entre l'Orient et l'Occident et les congressistes qui avaient permis, par leurs travaux, d'approfondir le thème des rapports entre l'Europe et l'Asie, repartaient enrichis par tout ce qu'ils avaient vu et entendu durant une semaine particulièrement bien remplie.

E. BARATIER.

LA XVIII^e JOURNÉE DU LUBERON

Le château de Lourmarin a vu se rassembler pour la 18^e fois le 2 juin 1966 une nombreuse assistance venue écouter les communications littéraires ou érudites de la Journée d'études organisée chaque année par la Fondation Laurent-Vibert et les Amis de Lourmarin. Plusieurs se rapportaient à l'histoire de la Provence : "les origines chrétiennes du Luberon", par le doyen J.-R. Palanque ; "le seigneur de Lacoste (alias marquis de Sade) en son village", par M. Vovelle, maître-assistant à la Faculté d'Aix ; "le procès du marquis d'Entrecasteaux", par M^e H. Cazères ; "l'histoire du village de Cadenet", par F. Duisit.

J.-R. PALANQUE.